

Jo chicheportiche

UN AMOUREUX POUR LOULOU



Saka books
EDITIONS

UN AMOUREUX POUR LOULOU

Jo Chicheportiche



1

La Saint-Valentin

« Tu sais que demain, on est le 14 février ? m'a dit Marie-Charlotte.

- Evidemment que je le sais, puisque aujourd'hui on est le 13.

- Ce que tu peux être bête. Le 14 février, c'est le jour de la Saint-Valentin.

- Et alors ? Tu ne t'appelles pas Valentin, que je sache ? »

Marie-Charlotte a levé les yeux au ciel.

« Franchement, Loulou, parfois tu m'inquiètes.

- Moi ? Pourquoi ?

- Parce que tu es la seule que je connaisse à ne pas savoir que la Saint-Valentin, c'est la fête des amoureux. »

C'est vrai, je ne le savais pas, et pour une raison bien simple : j'ai horreur de l'amour. Les amoureux, les « je t'aime », les cœurs transpercés d'une flèche, c'est bon pour les

filles qui se mettent des rubans dans les cheveux, qui jouent avec le maquillage de leur mère, et qui sont tout le temps en jupe. Un peu comme Marie-Charlotte. Non, exactement comme Marie-Charlotte. Et je ne suis pas Marie-Charlotte !

Même pour le mariage de ma tante Odile, l'an dernier, j'ai réussi à ne pas porter la robe que ma mère avait récupérée de ma cousine Caroline.

« Mais comment vas-tu t'habiller ? » s'était-elle exclamée.

Quelle question ! Comme d'habitude : en salopette, sweat-shirt et baskets.

« Enfin, Louise ! C'est impossible ! On va à un mariage, pas à un match de foot ! » avait-elle continué.

Et alors, où était le problème ? Ce n'était pas moi, la mariée. De toute façon, je ne me marierai jamais. Ça m'énerve trop, les histoires d'amour. Au bout du compte, j'avais troqué ma salopette pour un pantalon en velours rouge, ma mère m'avait acheté un nouveau sweat-shirt, et mon

père avait lavé mes baskets.

« Je crois bien que je vais recevoir une carte de Bastien, a repris Marie-Charlotte en lissant une mèche de ses cheveux.

- Il part au ski pendant les vacances ?

- Mais non ! Je viens de te dire que c'était la Saint-Valentin ! Et à la Saint-Valentin, on envoie une carte à celui ou à celle qu'on aime pour lui dire qu'on l'aime, justement.

- En plus, il faut envoyer des cartes ! Eh bien, tu peux être sûre que je n'en enverrai à personne.

- Et tu peux être sûre que tu n'en recevras pas », a rétorqué Marie-Charlotte.

Sur ces paroles, elle est allée rejoindre Lise. Celle-là, je la déteste. C'est une vraie crâneuse, qui n'arrête pas de faire des coups en douce. Marie-Charlotte, au moins, est gentille, même si je la trouve un peu gnangnan parfois.

J'étais seule depuis deux minutes lorsqu'Aurèle est arrivé en courant.

« Tu sais quoi ? m'a-t-il dit, tout essoufflé. Il paraît que Bastien va envoyer une carte

de la Saint-Valentin à Marie-Charlotte. »
Il n'allait pas s'y mettre, lui aussi ! Pas Aurèle ! Pas mon meilleur ami !

« Ne me dis pas que tu t'intéresses à ce genre de choses ! »

Aurèle a tiré sur les pans de sa chemise comme si, brusquement, il ne supportait pas qu'elle soit froissée.

« Non... évidemment, a-t-il commencé, un peu gêné, mais... c'est rigolo.

- Rigolo ? Moi, je trouve ça nul. »

D'habitude, quand je suis aussi catégorique, Aurèle n'ose pas trop me contredire. C'est pourquoi j'ai été étonnée qu'il me réponde :

« Eh ben, moi, figure-toi, je ne trouve pas ça si nul. Je vais même te dire, je crois que je vais en envoyer une.

- Quoi ?

- Et alors ? C'est sympa de recevoir une jolie carte.

- Tu me déçois. »

Là, j'y étais allée un peu fort. Aurèle a eu l'air blessé.

« Et toi, tu ne comprends rien, a-t-il fini par dire. Il n'y a pas que le foot et le roller dans la vie. »

Je n'ai pas eu le temps de lui répondre. La cloche avait sonné depuis cinq minutes et le maître nous appelait.

Une fois dans la classe, j'ai compris que je n'étais pas au bout de mes surprises...

Le maître a attendu qu'on soit tous assis pour déclarer, un petit sourire aux lèvres :

« Je ne crois pas qu'il soit utile de vous rappeler que demain, c'est la Saint-Valentin. »

Tout le monde s'est mis à glousser. Tout le monde, sauf moi. J'ai grincé des dents. Mais qu'est-ce qui leur prenait à tous, avec leur Saint-Valentin ?

« Certains d'entre vous envisagent peut-être même d'envoyer une carte à l'élu de leur cœur, a continué le maître. C'est pourquoi, j'ai pensé que cela vous plairait de parler un peu de cette fête et de savoir d'où elle vient. S'il reste du temps, on pourra

peut-être fabriquer des cartes en fin de journée. Pour l'instant, interrogeons-nous sur l'aspect historique de la Saint-Valentin. Quelqu'un, parmi vous, a-t-il une idée de ses origines ? »

Ça, c'était bien un coup de monsieur Lazare. Régulièrement, il se servait de ce qui se passait dans l'actualité pour nous faire une leçon d'histoire ou de géographie. Pour la coupe du monde, on avait reproduit les drapeaux de tous les pays participants et on les avait collés sur un immense planisphère. Autant dire que j'avais été à la fête. Aujourd'hui, c'était plutôt le cauchemar... Comme personne ne levait le doigt, le maître nous a expliqué que la Saint-Valentin remontait au Moyen-Age. À cette époque, nous a-t-il dit, on considérait la mi-février, c'est-à-dire le 14, comme le jour de la fertilité, car c'est à cette date que les oiseaux commençaient à s'accoupler.

« Il y a même un proverbe qui dit : A mi-février, bon merle doit nicher, et ce jour-là..., chaque Valentin doit choisir sa

Valentine. »

Tout le monde s'est remis à glousser.

« Et Valentin ? a demandé Marie-Charlotte.

- C'est le nom d'un prêtre martyr qui vivait sous le règne de l'empereur romain Claudius. Celui-ci rêvait de posséder une grande armée d'hommes jeunes, toujours prêts au combat. Donc célibataires. Comme Valentin n'était pas d'accord avec Claudius, il s'est mis à célébrer des mariages clandestins, puisque seuls les hommes mariés échappaient à la guerre. Mais Claudius s'en est aperçu. Il a jeté Valentin en prison et l'a fait exécuter le 14 février 270. »

Évidemment, Marie-Charlotte a poussé un cri.

« Le pauvre ! Moi, je trouve que c'est l'empereur qu'on aurait dû exécuter. »

Le maître a souri. Et Bastien a eu l'air attendri. Celui-là, alors ! Il suffit que Marie-Charlotte parle pour qu'il se roule à ses pieds. Un vrai petit chien à sa mémère ! J'ai remarqué d'ailleurs que depuis quelque

temps, il passait toutes les récréations à lui prêter ses jambes pour qu'elle puisse jouer à l'élastique. Franchement, si c'est ça être amoureux, il ne faut pas compter sur moi.

Et il ne fallait pas non plus compter sur moi quand le maître nous a distribué des feuilles de toutes les couleurs pour fabriquer des cartes de Saint-Valentin.

« Qu'est-ce que tu dessines ? m'a-t-il demandé en se penchant sur ma feuille.

- Une armée.

- Une armée ? a-t-il répété.

- Oui, celle de l'empereur Claudius. »

Toute la classe, le maître compris, a éclaté de rire.

« Eh bien, on peut dire que c'est original, pour une carte de Saint-Valentin. Tu ne préférerais pas dessiner un cœur ? Ce serait plus approprié.

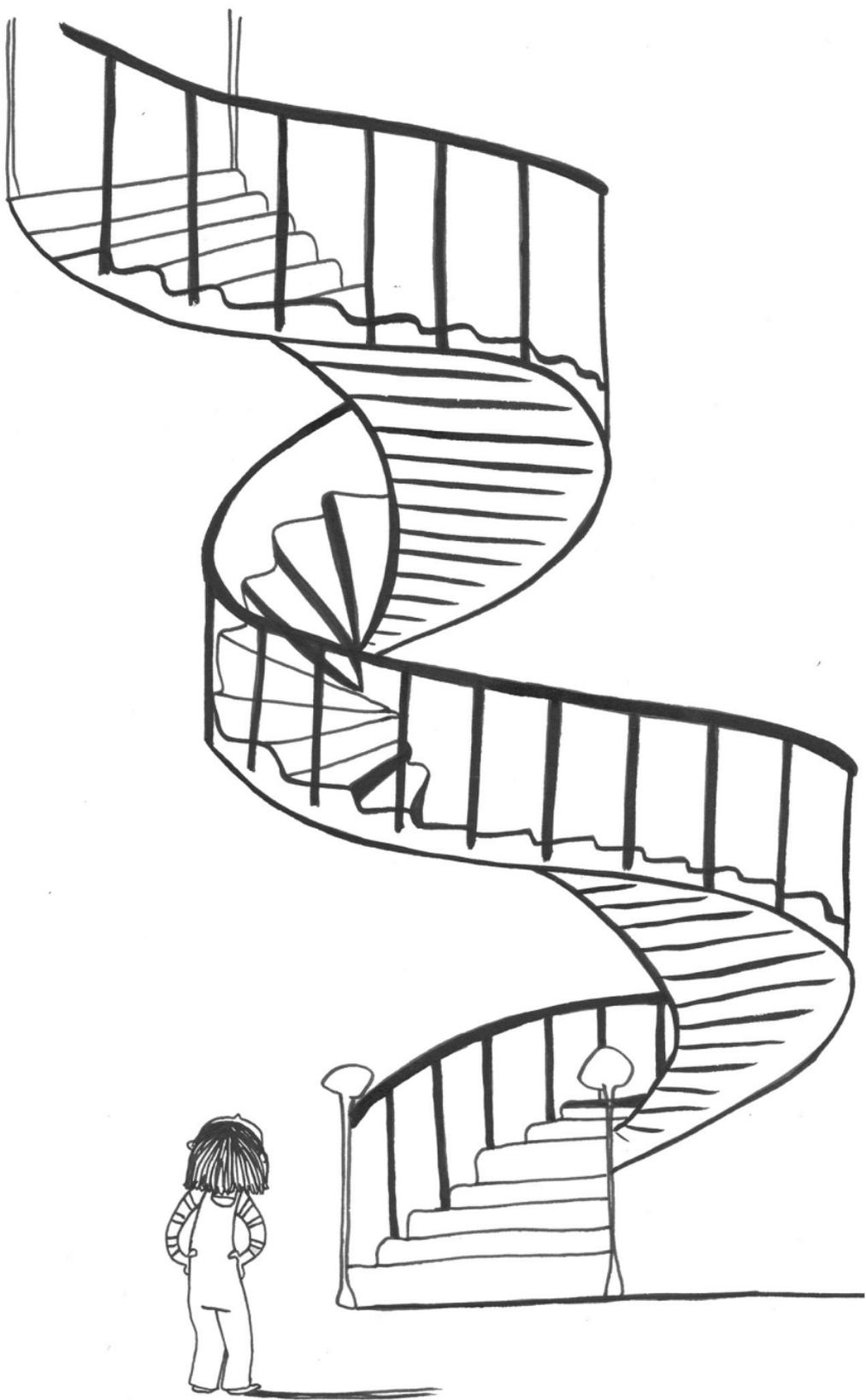
- Non. Je n'aime pas les cœurs.

- C'est parce qu'elle n'a pas d'amoureux ! s'est écriée Lise.

- Ce n'est pas comme toi, qui en changes

tous les deux jours ! » ai-je répliqué du tac au tac.

Cette fois, j'ai éclaté de rire avec toute la classe. Lise était rouge comme une tomate. Elle m'a foudroyée du regard et j'ai compris à ses yeux qu'elle sauterait sur la première occasion pour se venger.



2

Quel accueil

Mon père est rentré ce soir-là en brandissant un prospectus.

« Tu ne devineras jamais ! a-t-il dit à ma mère. Tu te souviens de Claude, le type avec qui je partageais mon bureau l'an dernier. Eh bien, il a tout plaqué pour vivre à la campagne. Il a retapé un vieux château et l'a transformé en chambres d'hôtes. Regarde, il m'a envoyé ça aujourd'hui. »

Sur le dépliant, on voyait un petit château au milieu des arbres. Au-dessus, était écrit : Chambres et tables d'hôtes. Lieu de charme. Calme et confort, à 1,5 km du village médiéval de Noyers-sur-Serein.

« Du coup, je l'ai appelé et il m'a proposé de venir ce week-end, a continué mon père. Qu'est-ce que tu en dis-tu ? On pourrait partir ce soir. »

Ma mère a aussitôt approuvé. C'est normal,

elle adore la campagne, les fleurs, les petits oiseaux, bref tous les trucs que je déteste.

« Je suis obligée de venir ? »

Mes parents se sont tournés vers moi.

« Évidemment. Quelle question !

- Son fils sera là. Vous pourrez jouer ensemble. Je crois qu'il a ton âge. Il est venu un jour au bureau. Je suis sûr que c'est ton genre. »

Mon genre ? Qu'est-ce qu'il voulait dire par là ? En fait, le genre, ça ne signifie rien. Moi, par exemple, je suis forcément du genre féminin puisque je suis une fille, mais j'ai tout du genre masculin, parce que je suis un vrai garçon manqué. Au grand désespoir de ma mère, d'ailleurs. Elle qui rêvait d'avoir une fille qu'elle aurait pu habiller comme une poupée, elle est mal tombée. De toute façon, je n'ai jamais aimé ça, les poupées. Quand j'étais petite, je leur coupais les cheveux, je leur fabriquais des parachutes et je les lançais du haut de mon lit. Ma mère n'appréciait pas, mais moi, ça me faisait rire. Au bout d'un moment

elle a quand même fini par comprendre, et ma chambre n'a plus été peuplée que de voitures, de camions de pompiers, de soldats miniatures et de ballons de toutes les tailles et de toutes les couleurs.

L'avantage, quand on est un garçon manqué, c'est que pour partir en week-end, on ne met pas des heures à faire son sac : un pantalon et un tee-shirt de rechange, des sous-vêtements, et le tour est joué.

Pendant que mon père consultait la carte routière et que ma mère essayait tous ses gros pulls pour trouver le plus chaud, moi j'étais prête. Et depuis longtemps.

J'ai rejoint ma mère dans sa chambre.

« Je peux appeler Aurèle ? On avait prévu de faire du roller, demain. Il faudrait que je le prévienne qu'on ne sera pas là.

- D'accord, a-t-elle répondu, le nez dans la penderie. Mais ne reste pas des heures au téléphone.

- Promis ! »

C'est Aurèle qui a décroché.

« Quelle barbe ! j'ai dit. Mes parents ont décidé d'aller à la campagne. On part tout à l'heure.

- Tu reviens quand ?

- Dimanche soir.

- Au fait, méfie-toi de Lise. Elle prépare un mauvais coup.

- Comment tu le sais ?

- Je l'ai entendue, tout à l'heure. Elle parlait avec Sonia. Elles n'arrêtaient pas de rigoler toutes les deux et de dire que ce serait bien fait.

- Qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ?

- Je crois que c'est à cause de ce que tu as dit en classe : que Lise changeait d'amoureux un jour sur deux.

- Et alors, ce n'est pas la vérité ? »

Aurèle a hésité, puis il a marmonné entre ses dents :

« Plus depuis quelque temps. Mais je ne peux pas te dire pourquoi.

- Parce que c'est toi qu'elle aime ? me suis-je exclamée en riant. Ah ah ! C'est peut-être à elle, alors, que tu veux envoyer une

carte de la Saint-Valentin ! »

Aurèle a lâché un soupir et il a raccroché.

Quel était donc ce mauvais coup que Lise manigançait ? Et à qui Aurèle voulait-il envoyer une carte de la Saint-Valentin ?

Pour la première question, je n'avais rien à craindre. Lise, je n'en faisais qu'une bouchée. C'est la deuxième question, en revanche, qui me posait un problème. Qu'une fille soit amoureuse d'Aurèle, ça ne m'étonnait pas trop. Toutes les filles de la classe, sauf moi, évidemment, avaient été amoureuses de lui un jour ou l'autre. Mais qu'Aurèle soit amoureux, là, ça m'épatait. Aurèle et moi, on se ressemble, et c'est bien pour cette raison qu'on est les meilleurs amis de la Terre. Entre nous, il n'est pas question d'amour mais de foot, de randonnées à roller et de balades à vélo. Il n'allait tout de même pas me laisser tomber pour jouer avec une autre fille. Surtout une fille comme Lise ! Ce serait la fin des haricots !

Ma mère a enfin été prête et on a pu partir.

D'après mon père, le trajet devait durer un peu plus d'une heure. Le château de son ancien collègue se trouve en Bourgogne, et il paraît que la Bourgogne, ce n'est pas très loin. Sauf que dans son calcul, il a oublié de compter les trois quarts d'heure d'embouteillage sur l'autoroute, l'arrêt à la station-service pour faire le plein d'essence et regonfler les pneus, et enfin les vingt minutes passées à tourner en rond dans le village de Noyers-sur-Serein avant d'être sur la bonne route. Pendant tout le voyage, mes parents n'ont pas arrêté de se disputer. Eux, au moins, on ne peut pas dire qu'ils pensaient à la Saint-Valentin. Ma mère reprochait sans cesse à mon père de rouler trop vite, et mon père lui reprochait de ne pas savoir lire une carte routière.

Bref, avec tout ça, on est arrivé en début de soirée sous une pluie battante. Vu la tête de ma mère quand elle est sortie de la voiture, j'ai compris qu'elle pensait la même chose que moi : la maison du collègue de papa n'avait rien à voir avec le dépliant.

Une partie du toit était recouverte d'une bâche, de grosses planches en bois s'entassaient dans la cour, et il y avait même des fenêtres sans carreaux à l'étage.

« Je n'ai pas encore tout à fait terminé les travaux, a expliqué Claude à mes parents. C'est du boulot de retaper une baraque pareille. Mais avant la fin de l'été, ce sera un vrai petit Trianon. »

S'il voulait parler de la maison de Marie-Antoinette qu'on avait visitée au château de Versailles, il était loin du compte. Bien sûr, j'ai gardé ma réflexion pour moi. Quelquefois, avec les grandes personnes, il vaut mieux se taire, surtout quand elles se font des illusions. Je l'ai compris depuis longtemps. De toute façon, moi, ce qui m'intéressait, c'était de voir la tête de son fils. Le garçon de mon genre, soi-disant.

« François doit être dans sa chambre. Tu ne voudrais pas aller le chercher et lui demander de ramasser du petit bois avec toi, a suggéré Claude. On se fera un bon feu de cheminée. »

Et avant que j'aie le temps de donner mon avis, il m'a entraînée dans l'escalier de pierre.

« Sa chambre est au premier étage, tout au fond du couloir ! » m'a lancé Claude.

Il en avait de bonnes ! Je ne me voyais pas passer la tête par la porte et dire à son fils de venir avec moi chercher du petit bois. Je ne le connaissais pas, après tout, et à vrai dire, plus je montais l'escalier, moins j'avais envie de le connaître.

Je suis tout de même arrivée devant la fameuse porte. Elle était fermée. J'ai frappé trois petits coups et j'ai attendu. Comme rien ne se passait, j'ai recommencé.

« Je suis occupé ! » a crié une voix à l'intérieur.

Sympa l'accueil ! Qu'est-ce que j'étais censée faire ? Je ne pouvais pas lui répondre « C'est Loulou », puisqu'il ne savait pas qui j'étais. Et je ne pouvais pas dire non plus que je venais pour le petit bois, vu que le petit bois, ce n'est pas dans une chambre que ça se ramasse mais en pleine forêt. J'ai

choisi la solution la plus simple : je suis repartie.

Mes parents parlaient avec Claude au salon.

« Et François ? a demandé Claude. Il n'est pas avec toi ? »

Quelle question ! Il voyait bien que j'étais toute seule, non ?

« Il est occupé, ai-je répondu en parcourant la pièce des yeux.

- Ah, ça, c'est mon François tout craché. Il doit être encore le nez dans un bouquin. Attends, je vais l'appeler. »

À tous les coups, son François allait être un garçon à lunettes, toujours premier de la classe, ne faisant jamais de bêtises et ne disant jamais de gros mots. Bref, l'équivalent de Marie-Charlotte en garçon. C'était bien ma veine.



3

La pâte à crêpes

Je m'étais trompée sur les lunettes. Et je n'ai pas eu le temps de vérifier pour le reste, parce qu'à peine entré dans le salon, François s'est assis et a sorti son livre. C'est tout juste s'il nous a dit bonjour. Apparemment, Claude devait être habitué à ce genre de comportement de la part de son fils. Il a levé les yeux au ciel, l'air impuissant, puis a repris sa conversation avec mes parents. Au bout d'un moment, comme personne ne faisait attention à moi, je suis sortie. La pluie avait cessé.

Qu'est-ce que j'allais bien pouvoir faire ? À tous les coups, le premier de la classe n'avait pas de ballon de foot. De toute façon, il n'avait certainement jamais joué au foot de sa vie. Ce week-end à la campagne s'annonçait bien !

J'ai fini par m'aventurer dans le parc et par

repérer un arbre avec un tronc assez gros. J'ai pris mon élan et j'ai grimpé jusqu'à l'intersection de deux branches. D'en haut, je voyais tout le château et une partie du parc. Claude avait peut-être encore du travail, mais son château ne manquait pas d'allure. Au fond du parc, se dressait une tour au toit à moitié démoli.

« Si c'est du petit bois que tu cherches, ça m'étonnerait que tu en trouves là-haut ! » J'ai baissé les yeux. François était assis sur un tronc d'arbre, une moue méprisante aux lèvres.

« Tu n'as qu'à en ramasser par ici, moi, je vais aller plus loin », a-t-il continué.

Et sans me laisser le temps de répondre, il a filé. Ce garçon était vraiment de plus en plus sympathique !

J'ai sauté à terre, j'ai ramassé le maximum de brindilles que j'ai pu et je suis rentrée. François était déjà là, plongé de nouveau dans son livre, bien sûr. Voyant que son fils n'avait pas l'intention de se lever, Claude m'a fait signe et je l'ai aidé à allumer le

feu. C'était le premier bon moment du week-end. Parce que si je déteste la campagne, j'adore les feux de cheminées. Surtout quand on y fait griller des châtaignes. « Malheureusement, ce n'est pas la saison, a dit Claude. Mais vous pourriez peut-être aller nous préparer de la pâte à crêpes, François et toi, n'est-ce pas François ? a-t-il ajouté en se tournant vers son fils.

- Bonne idée, a renchéri ma mère en rapprochant sa chaise du feu. D'autant qu'à la chandeleur, on n'en a même pas mangé. » Mais qu'est-ce qu'ils avaient tous à vouloir qu'on fasse des choses ensemble, le premier de la classe et moi ? Ils cherchaient à nous marier, ou quoi ? J'ai jeté un coup d'œil à François. Apparemment, l'idée ne l'emballait pas non plus.

« Mais papa, je suis en train de lire ! s'est-il exclamé avec la même moue méprisante que tout à l'heure.

- Tu as toute la semaine pour lire, François. Profite un peu de la présence de Loulou ! Pour une fois que tu as quelqu'un de ton

âge avec qui jouer, a répondu son père.

- Je n'aime pas jouer. »

Le contraire m'aurait étonnée. J'ai regardé Claude et j'ai haussé les épaules, histoire de lui faire comprendre que ce n'était pas grave, que je pouvais me débrouiller toute seule.

Mais Claude a insisté et François a fini par poser son livre et se lever. J'ai failli intervenir. Combien de fois je m'étais retrouvée dans cette situation, où mes parents avaient décidé pour moi ce que je devais faire, sans me demander mon avis ! Mais je n'ai rien dit et j'ai suivi François dans la cuisine.

Il a ouvert un placard et a sorti un paquet de farine.

« Tu sais ce qu'il faut pour les crêpes à part la farine ? a-t-il grommelé.

- Des œufs, je crois.

- Tu crois ou tu en es sûre ? Parce que ce n'est pas du tout pareil. »

Il commençait à m'énerver. S'il croyait que j'allais le laisser me traiter comme une

moins que rien pendant tout le week-end, il se trompait.

« J'en suis sûre. Et il faut du lait, aussi. Et à la fin, rajouter de la fleur d'oranger.

- C'est tout ?

- Dans ma recette à moi, oui. »

Pendant qu'il prenait un saladier sur l'étagère, j'ai sorti les œufs et le lait. À côté, on entendait les parents rire.

« Ta mère n'est pas là ? ai-je demandé, histoire de dire quelque chose.

- Ça se voit, non ? » a répondu François.

Là, il allait un peu loin. J'ai posé la boîte d'œufs sur la table, et j'ai rétorqué :

« Écoute, je n'ai pas demandé à venir ici. C'est ton père qui a invité mes parents. Et je vais te dire autre chose, je déteste la campagne. »

François m'a regardée, et pour la première fois, il m'a souri. Je m'apprêtais à lui rendre son sourire, quand il a lâché, toujours avec son expression méprisante :

« Eh bien, tu n'as qu'à rentrer chez toi. »

Pour toute réponse, j'ai cassé trois œufs

dans le saladier. Si je ne m'étais pas retenue, la boîte entière y serait passée. Et sur sa tête ! Ce garçon était un vrai monstre !

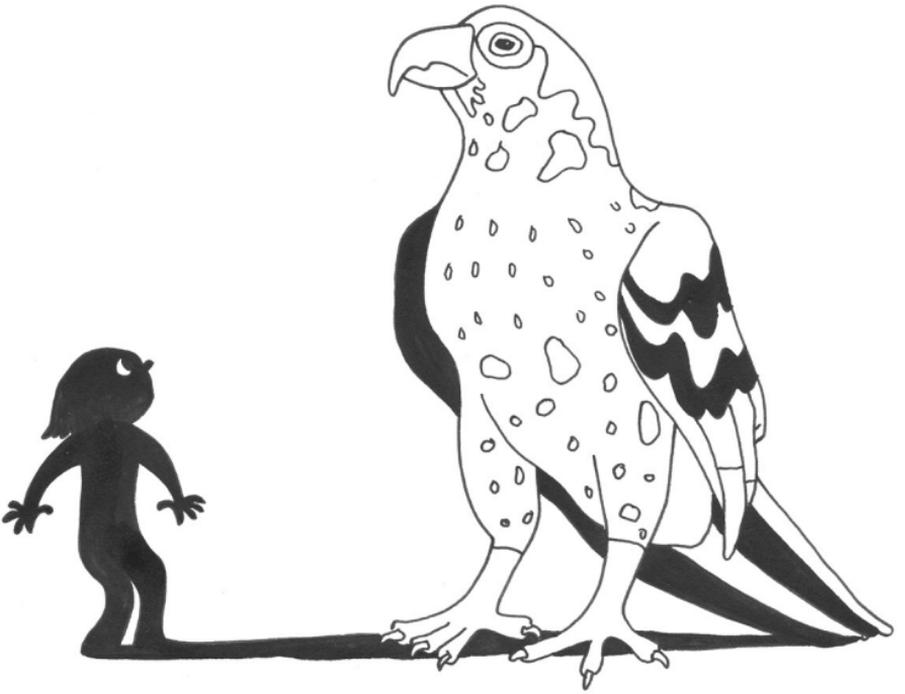
On a terminé la pâte à crêpes en silence. Je devrais dire plutôt, j'ai terminé la pâte à crêpes. Parce que, bien sûr, monsieur s'est juste contenté de m'apporter la fleur d'oranger. Et pendant que je mélangeais, que je tournais, que je passais ma colère sur la pâte, il attendait en regardant par la fenêtre. Une fois que je suis arrivée à bout de tous les grumeaux, j'ai posé la spatule sur la table, je me suis essuyé les mains et je me suis dirigée vers la porte.

« Tu ne nettoies pas ? » m'a demandé François.

Je me suis retournée lentement et je l'ai toisé des pieds à la tête.

« Ce n'est pas aux invités de le faire. »

Et je suis sortie. La guerre était déclarée. Et je n'avais pas l'intention de la perdre.



4

Dans la tour

« Ça va aller, ma puce ? Tu n'as besoin de rien ? »

Ma mère était assise au bord de mon lit, en chemise de nuit. Claude nous avait installés dans l'aile droite du château. « Vous verrez, vous y serez très bien », nous avait-il assuré. Sauf qu'il avait oublié de préciser que nos chambres ne se trouvaient pas au même étage, et que la mienne était dans la partie du château qu'il n'avait pas encore eu le temps de restaurer.

« Mais oui, maman, ne t'inquiète pas. Je ne suis plus un bébé. Tu peux aller te coucher. Tu as l'air fatigué.

- C'est vrai, a dit ma mère avec un soupir. Ce doit être l'air de la campagne. »

Juste au moment où elle ouvrait la porte, elle s'est retournée et a ajouté :

« Au fait, elles étaient délicieuses, vos

crêpes.

- Tu veux dire, mes crêpes. François n'a pratiquement pas levé le petit doigt.

- Ah bon ? Il a l'air gentil, ce garçon, pourtant ?

- Non. »

Ma mère a légèrement sursauté. J'étais sûre qu'elle allait me faire la morale, me dire que c'était à moi de faire un effort, que j'avais parfois un caractère de cochon, qu'on était chez lui, après tout, et que c'était aux invités de s'adapter. Mais je ne lui en ai pas laissé le temps.

« Si tu veux mon avis, il n'est pas franchement ravi de nous voir », ai-je déclaré.

Je ne sais pas si c'est le ton sur lequel j'ai parlé, ou le regard que j'ai eu, mais elle ne m'a pas contredite.

« Ça changera peut-être demain », s'est-elle contentée de répondre.

Le lendemain, c'est surtout le temps qui avait changé. Le vent avait chassé les nuages pendant la nuit pour laisser place à

un ciel bleu et à un grand soleil. Je n'ai pas hésité. J'ai sauté de mon lit et je me suis habillée en vitesse. J'avais décidé d'aller explorer la tour que j'avais aperçue la veille, du haut de mon arbre.

En passant devant la chambre de mes parents, j'ai entendu mon père ronfler. Heureusement que Claude m'avait installée au grenier !

Arrivée à l'étage de François, je n'ai pas pu m'empêcher de jeter un coup d'œil du côté de sa chambre. La porte était fermée. Il devait dormir encore, ou bien être scotché à l'un de ses chers livres. Qu'il y reste. J'avais mieux à faire que supporter sa mauvaise humeur.

Dans le parc, le chemin était tellement détrempé que j'ai glissé plusieurs fois et qu'à deux, trois reprises, je me suis enfoncée dans la boue. Mais ce n'est pas de la gadoue qui allait m'arrêter ! J'avais trop envie d'aller jouer dans la tour.

De plus près, elle paraissait moins grande, moins imposante, et surtout en très mau-

vais état. Par endroits, la pierre était envahie par le feuillage et la mousse, et les murs percés de trous réguliers. À quoi pouvaient-ils servir ? J'ai passé la main à l'intérieur de celui qui se trouvait juste devant moi. Il y avait quelques plumes collées à la mousse. Des oiseaux étaient sûrement venus y faire leur nid ! Avec un peu de chance, j'allais trouver un couple d'oiseaux et leurs petits.

Je me suis approchée de l'entrée. La porte était à moitié cassée. Comme il n'y avait pas de poignée, il m'a suffi de la pousser du pied pour l'ouvrir. Je me suis avancée. Le soleil entrait par des centaines de trous dans les murs de la tour et dessinait des taches de lumière. C'était magnifique. J'avais l'impression d'être à l'intérieur d'un temple dédié à un dieu romain.

Sauf que dans un temple romain, personne n'aurait osé entasser de vieilles planches pourries, des pots de peinture vides, des caisses et des bouts de bâches en plastique. Claude avait entreposé tout son matériel

ici.

Si son fils avait été un peu moins désagréable, on aurait pu se construire une super cabane. Je suis sûre, même, que les parents auraient accepté qu'on y pique-nique. Mais évidemment, monsieur le grand lecteur ne devait pas s'amuser à construire des cabanes.

J'ai décidé d'en fabriquer une toute seule. Je n'avais besoin de personne, finalement ! Sans perdre une seconde, j'ai commencé à rassembler des planches et des caisses. J'avais décidé de m'installer contre le mur et de me servir des petites niches pour y poser mes affaires. Alors que je tentais de dégager une planche un peu plus grande que les autres, un battement d'ailes m'a fait sursauter. Un oiseau venait d'entrer par une ouverture du toit et s'était posé sur l'une des poutres. Tout de suite après un deuxième oiseau est arrivé. Il avait l'air encore plus énorme et redoutable que le premier. Je me suis alors souvenu de ce que m'avait dit ma mère, un jour où un chien

avait méchamment aboyé sur mon passage : « Un animal sent toujours quand on a peur. Il ne faut surtout pas le lui montrer. Ne le regarde pas, fais comme s'il n'était pas là, et tout se passera bien. »

J'ai donc continué à entasser mes planches et mes caisses, et les deux oiseaux n'ont pas bougé. Jusqu'à ce qu'une planche mouillée glisse de mes mains et tombe avec un bruit fracassant. Je suis restée pétrifiée. Le premier oiseau a aussitôt quitté son perchoir pour venir se poser à quelques mètres de moi.

Pour être aussi gros, ce devait être un vautour, pire un aigle ! À ce moment-là, des histoires horribles m'ont traversé l'esprit, des histoires d'enfants que des aigles emportent entre leurs serres pour aller les dévorer dans la montagne.

Qu'est-ce que j'allais devenir ? Personne ne savait que j'étais ici. Mes parents étaient sûrement en train de prendre le petit déjeuner avec Claude, et pensaient que je dormais encore. Avant qu'ils se rendent

compte de mon absence, j'avais le temps de faire trois fois le tour du monde, accrochée aux pattes de l'oiseau.

Je ne sais pas combien de temps on est resté tous les deux à s'observer, sans bouger. J'avais des fourmis dans les mains, des crampes dans les jambes, et les yeux qui commençaient à picoter. Qu'est-ce que mes parents fabriquaient ! Ce n'était pourtant pas leur genre de me laisser faire la grasse matinée.

La porte se trouvait à environ deux mètres de moi. En courant suffisamment vite, je parviendrais peut-être à l'atteindre avant que l'oiseau ne me rattrape. J'ai compté jusqu'à cinq. C'est un truc que je fais souvent, compter. J'ai l'impression que ça m'aide.

Un, deux, trois, quatre...



5

Valentin

Au moment où j'allais arriver à cinq, j'ai entendu mon nom.

« Loulou ! »

Enfin ! On s'était rendu compte de mon absence. Mais ce n'était pas la voix de mes parents. C'était François. Pourquoi m'appelait-il ? Pour me demander de venir faire la vaisselle de son petit déjeuner, peut-être ?

La porte a bougé et je l'ai vu passer la tête. Au même moment, l'oiseau a tressailli. François a aussitôt braqué les yeux sur lui. Il l'a fixé longuement puis s'est mis à frapper tout à coup dans ses mains. Surpris, l'oiseau s'est envolé et a regagné son perchoir sous le toit. François l'a suivi du regard puis il s'est tourné vers moi.

« Si tu avais l'intention de lui apprendre à parler, tu te trompes d'oiseau. Ce n'est pas

un perroquet », a-t-il déclaré en observant mon début de cabane.

Je me suis levée, et sans prendre le temps de lui répondre, ni même de le remercier de m'avoir sauvé la vie, je suis sortie. François m'a rejointe dehors.

« Ta mère te cherche », a-t-il lancé avant de repartir.

Dans la cuisine, Claude et mes parents terminaient de déjeuner.

« Où étais-tu passée ? m'a demandé ma mère. On te cherche depuis une heure.

- Elle était au pigeonnier, a répondu François en prenant place devant son bol de chocolat.

- Au pigeonnier ? a répété Claude. Il ne faut surtout pas y aller. J'y ai rangé des tas de produits toxiques, et un couple de vautours y a élu domicile. »

Ma mère a poussé un cri.

« Ce ne sont pas des vautours, papa, mais des éperviers », a corrigé François, le nez dans son bol.

Il a attendu que ma mère lâche un soupir de soulagement, pour ajouter :

« Les éperviers, comme les aigles et les vautours, sont aussi des rapaces. »

Puis il m'a regardée, content de son petit effet. Je suis sûre qu'il se disait à ce moment-là : « Dommage qu'il ne t'ait pas emportée. »

J'ai soutenu son regard et j'ai pensé : « Toi, tu ferais bien de te méfier. »

Après le petit déjeuner, Claude a proposé de faire une balade en forêt. Je m'attendais à ce que François râle une fois de plus, mais bizarrement, il a été le premier à être prêt, et encore plus bizarre, il m'a proposé de partir devant avec lui.

« Le temps que les parents démarrent, on aura fait trois fois le tour de la forêt. »

Quand j'ai vu la vitesse à laquelle il marchait, j'ai compris pourquoi. C'est simple, il ne marchait pas, il courait. Et bien sûr, je courais derrière lui.

« Eh ! Pas si vite ! ai-je crié. Les parents ne

pourront jamais nous suivre ! »

François s'est arrêté, son fichu sourire aux lèvres.

« Et alors ? Est-ce que tu aurais peur sans ton petit papa et ta petite maman ? »

Je n'ai même pas cherché à répondre. Si ce garçon croyait m'impressionner, il se faisait des illusions !

Après un haussement d'épaules, j'ai pris ma respiration et je suis partie comme une flèche. Avec Aurèle, je m'étais entraînée à la course, et plus d'une fois, je l'avais battu.

Au bout d'un moment, je me suis retournée. François était à une vingtaine de mètres derrière moi. Mais ce n'était pas suffisant. Ce garçon m'agaçait depuis trop longtemps pour que je me contente d'une si petite vengeance. Je suis repartie en courant, et quand je me suis retournée pour la seconde fois... je ne l'ai plus vu.

J'ai attendu quelques minutes mais François n'arrivait toujours pas. Qu'est-ce qu'il fabriquait ? S'il cherchait à me per-

dre dans la forêt, il était mal tombé : j'ai un excellent sens de l'orientation. Tout le monde le dit. Le problème, ici, c'est que les arbres se ressemblaient tous. En plus, ils étaient si hauts et si serrés que je voyais à peine le ciel.

J'ai fini par m'asseoir sur une vieille souche, et j'ai attendu.

Au bout d'une demi-heure, comme François n'était toujours pas là, j'ai décidé de faire demi-tour et d'aller à sa rencontre. Je marchais depuis un petit moment quand j'ai entendu un cri. Une sorte de couinement. Je me suis arrêtée et j'ai tendu l'oreille. J'ai de nouveau entendu le petit cri, et juste après, la voix de François.

« Doucement, doucement », disait-il.

J'ai avancé dans sa direction et je l'ai vu, accroupi devant une petite bête au pelage marron clair.

« C'est un bébé lièvre », m'a-t-il dit en levant les yeux vers moi.

Pour la première fois depuis le début du week-end, François me regardait et me

parlait normalement. Son ton et son sourire méprisants avaient disparu. En fait, il paraissait plutôt inquiet.

« Les chasseurs posent souvent des pièges dans les bois pour attraper des lièvres, a-t-il continué. Regarde, il a la patte coincée. »

Je me suis accroupie à mon tour. Le lièvre a couiné de nouveau.

« Le pauvre, ai-je murmuré. On ne peut pas le laisser comme ça. »

François a relevé la tête.

« Tu t'intéresses aux animaux ?

- J'ai eu des poissons rouges, mais ils sont morts au bout d'une semaine.

- Ah, a dit François.

- Et ma mère ne veut pas de chat ni de chien à la maison. Elle dit qu'en ville, ce n'est pas possible.

- Dommage pour toi, mais dans un sens, elle a raison.

- Oui, je sais », ai-je répondu.

Je n'en revenais pas ! Ça faisait cinq minutes qu'on parlait normalement, François

et moi, sans s'envoyer de piques. Il s'est penché sur le lièvre et l'a caressé doucement.

« Je vais essayer de dégager sa patte, mais ça ne va pas être facile, parce que le piège risque de se refermer sur ma main.

- Tu as souvent sauvé des bêtes ? »

François a haussé les épaules. Cette fois, il n'y avait pas la moindre trace de mépris sans son geste. Mais plutôt de la modestie.

« Une ou deux fois, oui. Tu veux m'aider ? » a-t-il ajouté.

J'ai failli tomber à la renverse. Il me demandait mon aide ! Décidément, il fallait s'attendre à tout avec ce garçon !

« Je veux bien. »

François m'a alors expliqué qu'il allait soulever la mâchoire du piège qui s'était refermée sur la patte du lièvre, et qu'à ce moment-là, je devrais dégager l'animal le plus rapidement possible.

« Tu es prête ? »

- Oui. »

L'opération n'a duré que quelques sec-

ondes. J'ai soigneusement suivi les instructions de François et j'ai attrapé le lièvre d'un geste vif avant de le poser sur mes genoux. Il avait le corps tout chaud, et sous mes mains, je sentais qu'il tremblait.

« Il a peur, je crois.

- C'est normal. Il ne comprend pas ce qui lui arrive. Fais voir sa patte. Je me demande si elle n'est pas cassée. »

Il a pris la patte entre ses mains et a tâté l'os délicatement.

« C'est bien ce que je pensais. Elle est cassée.

- Qu'est-ce qu'on va faire ? »

Au moment où je posais la question, j'ai pensé qu'il allait me rétorquer : « Qu'est-ce que je vais faire ? » Après tout, c'est lui qui avait trouvé le lièvre ! Il y a une heure, à peine, je suis même sûre que c'est ce qu'il aurait dit. Mais curieusement, François n'a fait aucune remarque et a dit, tout simplement :

« On va le ramener à la maison pour le soigner. Tu n'as qu'à le porter. Moins on le

bouge, mieux c'est pour lui. »

Je me suis levée, le petit lièvre contre moi, et on est reparti tous les deux en direction du château.

« L'an dernier, j'ai trouvé une petite belette qui avait été prise dans le même genre de piège, m'a raconté François tout en marchant.

- Qu'est-ce que tu as fait ?

- Je l'ai emmenée chez le vétérinaire, et il m'a montré comment la soigner.

- Comment on fait ?

- Il faut mettre une attelle à la patte et la fixer avec un bandage. Comme pour nous, finalement. »

François a marqué une pause et a ajouté :

« On le fera ensemble, si tu veux. »

D'un seul coup, ce week-end à la campagne devenait beaucoup plus intéressant. Je n'avais jamais soigné de bêtes, et j'avais l'impression d'être chargée d'une mission très importante. Je me suis tournée vers François et sans chercher à comprendre pourquoi, je lui ai souri.

Il s'est alors passé une chose incroyable : François m'a souri aussi. Et son sourire a éclairé son visage comme une lampe torche au milieu de la nuit. Ça m'a fait un tel choc que j'en suis restée baba.

« T'en fais une de ces têtes ! s'est exclamé François. On dirait que tu viens de voir un fantôme ! »

Je n'ai pas su quoi répondre et j'ai continué de le regarder, avec le même air ahuri. C'était bien la première fois qu'un sourire me mettait dans un tel état. Encore plus incroyable, c'était la première fois que je trouvais un sourire joli. Surtout un sourire de garçon. Je crois que j'aurais pu rester des heures à regarder François sourire.

Heureusement, le petit lièvre m'a ramenée à la réalité en poussant un couinement.

« Il a peut-être faim, ai-je suggéré aussitôt, histoire de dire quelque chose.

- Peut-être, oui. On va lui donner un peu de lait. À son âge, il doit encore téter sa mère. »

On a marché en silence pendant un pe-

tit moment, puis François s'est arrêté brusquement.

« Au fait, il faudrait lui donner un nom. Tu as une idée ? »

J'ai regardé le lièvre et je lui ai caressé la tête. Sa fourrure était si douce que le prénom de Doudou m'est immédiatement venu à l'esprit. Mais ça faisait trop bébé et ce n'était pas très original. Ce n'était pas tous les jours qu'un garçon me demandait de baptiser un lièvre. Et puis, j'avais envie aussi que ce nom signifie quelque chose, qu'il exprime ce que j'avais éprouvé quand François m'avait souri tout à l'heure. D'un seul coup, j'ai trouvé.

« On pourrait l'appeler... Valentin, ai-je dit.

- Valentin ? a répété François. Oui, c'est une bonne idée. »

Quand j'ai relevé la tête, François me souriait de nouveau, et cette fois, ce n'était pas une lampe torche qui éclairait son visage, mais un feu d'artifice.

en attente du visuel

6

Apprentis vétérinaires

« Tu peux le tenir pendant que je vais chercher un morceau de bois et une bande ? » m'a demandé François.

On était dans sa chambre et j'étais assise sur le lit, le petit lièvre sur les genoux.

« Tu vas prendre quoi, comme attelle ?

- Je crois que mon père a des abaisse-langues dans la pharmacie. »

Dès que François est sorti, j'ai serré Valentin contre moi, puis je me suis levée et je me suis mise à danser autour de la pièce. J'avais envie de chanter tellement j'étais heureuse. Mais Valentin a couiné légèrement et m'a regardée de ses petits yeux apeurés.

« Ne t'inquiète pas, je te tiens bien. Je ne vais pas te lâcher, l'ai-je rassuré. Tu sais, on va te guérir, François et moi, ai-je continué en le pressant entre mon cou et mon men-

ton. François a déjà soigné une belette, il s'y connaît en animaux et en pattes cassées. Et il va m'apprendre à m'occuper de toi. » Valentin a couiné de nouveau.

« Depuis qu'on t'a trouvé, il s'est passé un truc incroyable. On s'entend super bien, François et moi. Tu te rends compte ? Et si c'était grâce à toi ? Oui, c'est sûrement grâce à toi. Peut-être que tu es un petit lièvre magique. »

Valentin a enfoncé sa tête dans mon cou.

« Si tu es un petit lièvre magique, tu peux exaucer un vœu, ai-je poursuivi. Je voudrais que François et moi... »

Je n'ai pas eu le temps de finir. François se tenait dans l'encadrement de la porte, avec l'abaisse-langue et la bande.

« Il a été sage pendant mon absence ? m'a-t-il demandé.

- Oui, docteur. »

J'ai éclaté de rire. Ça me faisait tellement de bien que je ne pouvais plus m'arrêter. François s'est mis à rire lui aussi. Il paraît que c'est contagieux. Je ne sais pas si c'est

vrai, mais en tout cas, on avait un vrai fou rire. On a quand même réussi à se calmer et François m'a dit :

« Viens, on va se mettre sur mon bureau, ce sera plus facile pour le tenir pendant que j'enroulerai la bande. »

Je l'ai suivi avec Valentin dans les bras. Les affaires de François étaient bien rangées, ses crayons et ses stylos dans un pot, ses cahiers à droite, ses livres à gauche. Rien à voir avec mon bureau où tout est sens dessus dessous, froissé, déchiré, mélangé ! J'ai regardé une nouvelle fois les piles de cahiers et de livres, et je me suis promis de ranger mon bureau dès que je rentrerai à la maison. Pour faire comme François.

Il a posé l'abaisse-langue et la bande, puis il a pris Valentin et tenu sa patte entre ses mains.

« Maintenant, il va falloir que tu restes tranquille », lui a-t-il dit.

Je l'ai observé en silence. Il avait des doigts fins, des ongles bien taillés et propres. Aussitôt, j'ai caché mes mains derrière

mon dos. Moi, je ne peux pas m'empêcher de me ronger les ongles. Jusqu'à maintenant, je m'en fichais, mais je ne sais pourquoi, ils m'ont fait honte, à ce moment-là. François a ramassé l'abaisse-langue et m'a demandé de le maintenir en place le temps qu'il déroule la bande.

« N'appuie pas trop fort, tu risquerais de lui faire mal.

- D'accord. »

J'ai posé l'attelle le long de la patte de Valentin et François a enroulé la bande autour. De temps en temps, Valentin s'agitait et cherchait à s'échapper, mais je le tenais bien. François m'avait confié une mission et je n'avais pas envie de le décevoir. Comme pour le prénom, je voulais l'impressionner, je voulais qu'il se dise que j'étais une fille bien, qu'il n'en connaissait pas de mieux que moi.

« Voilà, c'est bon », a-t-il dit, une fois qu'il a eu terminé.

Il a tourné la tête et m'a souri. Au même moment, j'ai ressenti une petite crampe

au ventre et ça m'a fait tout chaud dans le corps. Comme si son sourire avait allumé un radiateur en moi. Mais qu'est-ce qui m'arrivait ? Si je devais me sentir bizarre chaque fois que François me souriait, il valait peut-être mieux qu'il redevienne désagréable. Au moins, c'était plus simple. Je lui répondais du tac au tac. Mais face à son sourire, je restais muette. Comme devant un magicien qui vient de faire disparaître un lapin dans son chapeau.

J'ai attrapé Valentin, je l'ai serré dans mes bras, et on est resté comme ça, tous les trois, moi avec le lièvre, et François, à côté. Les parents nous avaient oubliés. Tant mieux. À tous les coups, ma mère m'aurait dit de faire attention, parce que le lièvre risquait de me mordre, mon père serait intervenu en nous mettant en garde contre les maladies que les bêtes sauvages transmettent aux hommes. Bref, ils auraient dit ou fait quelque chose qui aurait tout gâché.

« Où on va l'installer ? ai-je fini par demander.

- Il y a un vieux panier dans la cuisine. En posant une couverture au fond, Valentin y sera très bien. Je vais aller le chercher. »

François a fait trois pas et s'est retourné.

« Au fait, je voulais m'excuser... Je n'ai pas été très sympa avec toi quand tu es arrivée.

- Ce n'est pas grave.

- Je n'avais pas envie que tu viennes avec tes parents.

- Moi non plus, je n'avais pas envie de venir. »

François s'est gratté la tête puis a ajouté, tout doucement :

« Finalement, c'est bien que tu sois là.

- Oui.

- Bon, j'y vais. »

J'ai hoché la tête. Je n'étais pas mécontente qu'il me laisse de nouveau. J'avais besoin de réfléchir à ce qui se passait, et pour réfléchir, je suis toujours mieux seule.

Évidemment, j'avais bien une petite idée, mais cela me paraissait tellement impossible que j'avais du mal à l'admettre. Pourtant, plus j'y réfléchissais, plus ça me para-

issait évident. Rester bouche-bée devant un sourire, avoir mal au ventre puis chaud juste après, ce ne pouvait être que ça : j'étais amoureuse. Quand Marie-Charlotte était amoureuse d'Aurèle, elle m'avait raconté qu'elle voulait tout le temps être avec lui, qu'elle aimait tout ce qu'il faisait, et surtout qu'elle se sentait toute bizarre quand il lui souriait. À l'époque, je m'étais moquée d'elle et elle m'avait répondu :

« Tu verras, le jour où ça t'arrivera, tu ne diras plus la même chose. »

Et voilà, ce jour était arrivé. J'étais amoureuse de François. Dire qu'hier, il m'énervait et qu'aujourd'hui, j'aimais tout chez lui. Mais l'amour, c'est peut-être comme les poivrons frits. Tant qu'on n'y a pas goûté, on ne sait pas que c'est bon.



7

Annabelle

Une fois Valentin installé dans le panier, on a pris les vélos pour aller au village. François avait finalement décidé de passer chez le vétérinaire pour lui demander ce que devait manger Valentin, et dans combien de temps, d'après lui, sa patte serait guérie.

Évidemment, je l'ai suivi. De toute façon, vu l'état dans lequel j'étais, je l'aurais suivi au bout du monde.

Pour l'instant, je ne l'ai suivi que jusqu'à Noyers.

C'est la femme du vétérinaire qui nous a ouvert.

« Il vient de partir, nous a-t-elle dit. Il y a une vache qui met bas à la ferme des Quatre Chemins. À mon avis, il ne sera pas de retour avant ce soir. »

Devant notre air déçu, elle nous a promis

de parler de notre petit protégé à son mari et d'insister pour qu'il passe nous voir le lendemain dans l'après-midi.

On est remonté sur les vélos et on a roulé jusqu'à la place du village. François voulait me faire visiter Noyers. Avant que son père achète le château, il y venait régulièrement en vacances. On a accroché les bicyclettes à la grille de la poste, et on a continué à pied le long des ruelles étroites qui montaient dans la vieille ville.

Après avoir marché pendant une dizaine de minutes, on est arrivé à un square qui surplombait tout le village et la campagne alentour.

« Il y avait un château autrefois ici, mais il a été détruit pendant la Révolution, m'a expliqué François. Il ne reste que les remparts. »

Il s'est approché de la muraille et s'est hissé sur les pierres.

« J'adore venir ici. C'est mon endroit préféré. On a une vue superbe.

- Ce n'est pas dangereux ?

- Non. Je l'ai déjà fait des centaines de fois.
Allez, viens. »

Quand j'ai vu qu'il me tendait la main, je n'ai plus hésité, et je l'ai rejoint sur les remparts.

François avait raison. La vue sur la vallée, en contrebas, était extraordinaire. Au loin, on apercevait le toit du château de Claude, et un bout du pigeonnier.

« On fait le tour ?

- D'accord. »

François a avancé, et je l'ai imité. De temps en temps, il écartait les bras, à la manière d'un funambule, puis se balançait d'avant en arrière, comme s'il était sur le point de tomber. Chaque fois, je poussais un cri, mais François se redressait aussitôt et se tournait vers moi en riant.

Arrivé au bout des remparts, il s'est assis, les jambes dans le vide. Je m'apprêtais à m'asseoir moi aussi quand il m'a fait signe d'attendre. Il a alors retiré son blouson et l'a étalé sur les pierres.

« Tu seras mieux », a-t-il murmuré.

Je suis sûre qu'il a rougi, mais je n'ai rien dit, parce que je crois que moi aussi j'aurais rougi, et je me suis installée à côté de lui.

La vallée s'étendait à nos pieds, aussi silencieuse que nous. Je sentais bien, pourtant, que François cherchait quelque chose à dire. Ou à faire. Plusieurs fois, il s'est raclé la gorge, a levé la main pour la baisser aussitôt. Tout à coup, un petit oiseau est venu se poser à quelques mètres de nous.

« Regarde, une mésange, a-t-il soufflé, comme soulagé d'avoir enfin un sujet de conversation.

- Tu connais le nom de tous les oiseaux ?

- Pas tous, non, mais beaucoup. Pas toi ?

- Non. »

J'avais dû lui répondre d'une toute petite voix parce qu'il s'est empressé de dire :

« Je pourrais te les apprendre, si tu veux. »

Je me suis tournée vers lui et je lui ai souri.

« Je veux bien. »

François m'a souri à son tour puis le silence s'est de nouveau installé entre nous. Cu-

rieusement, cela ne me gênait pas. Moi qui ai la réputation de ne pas tenir en place, je me sentais bien, assise là, sur les remparts. Est-ce que c'était ça aussi, être amoureuse ? Apprécier des choses qu'on ne supportait pas avant ?

Je n'ai pas pu réfléchir davantage à la question parce que le ciel s'est brusquement obscurci et qu'il s'est mis à pleuvoir.

« Vite ! Dépêchons-nous ! » a crié François. On a sauté en bas des remparts, j'ai attrapé le blouson mais quand j'ai voulu le lui rendre, François m'a prise par la main et m'a entraînée vers la sortie du square en courant.

Il pleuvait à verse à présent, les gouttes d'eau rebondissaient sur les pavés des ruelles, et ça nous faisait rire. Je crois que n'importe quoi nous aurait fait rire. On courait, main dans la main, et on riait. Chaque fois qu'on apercevait une flaque assez profonde, on sautait à pieds joints dedans, on s'éclaboussait. Tant pis si on était trempé ! On s'amusait trop !

La place où on avait laissé les vélos était déserte. Elle semblait plus belle encore avec ses maisons à tourelles du même gris que le gris du ciel.

« Tu n'as pas faim ? m'a demandé François.

- Un peu, si.

- Alors je t'emmène chez Annabelle.

- Annabelle ?

- Oui. Elle fait les meilleures tartes aux pommes du monde. Elles sont d'ailleurs tellement bonnes que je l'ai demandée en mariage ! » a lancé François avant de repartir en courant.

La foudre me serait tombée dessus à ce moment-là, je crois que cela aurait produit le même effet. Je suis restée paralysée. Évidemment, je n'y avais pas pensé. François avait une autre amoureuse et c'est ce qu'il essayait de me dire tout à l'heure, sur les remparts. Voilà pourquoi il avait l'air gêné.

« Elle habite juste à côté », a-t-il ajouté en se dirigeant vers une maison légèrement en retrait.

Je l'ai suivi. J'avais l'impression que mes pieds pesaient une tonne tellement je marchais lentement. Je n'avais plus envie de sauter dans les flaques, je n'avais plus envie de tarte aux pommes. Je n'avais plus envie de rien.

François a sonné à une porte et une vieille dame est venue ouvrir.

« François ! s'est-elle exclamée. Entre vite. »

C'était sûrement la grand-mère d'Annabelle, et son Annabelle devait être belle. Avec un prénom pareil...

« Mais tu n'es pas seul, a continué la vieille dame en me voyant. Venez vous mettre à l'abri, mademoiselle. Vous êtes toute mouillée. »

Je me suis forcée à sourire. Après tout, elle n'y pouvait rien si François était amoureux de sa petite-fille et pas de moi. Et puis, elle avait l'air tellement douce, avec son chignon blanc et son tablier gris.

Elle nous a conduits dans sa cuisine et on s'est assis à la table.

« Qu'est-ce qui vous ferait plaisir, mes enfants ?

- Il ne te reste pas un peu de tarte aux pommes, Annabelle ? » a demandé François.

Annabelle ? Il l'avait appelée Annabelle ?

« C'est vous, Annabelle ? ai-je demandé brusquement.

- Eh bien, oui, c'est moi, a répondu la vieille dame, et lui c'est mon petit fiancé, a-t-elle ajouté en prenant François par les épaules. »

J'ai éclaté de rire. La vie était de nouveau belle. Aussi belle qu'Annabelle.

« Tu te souviens que je t'ai demandée en mariage ? s'est étonné François.

- Si je m'en souviens ! C'est la plus belle déclaration d'amour qu'on m'ait jamais faite. »

Annabelle s'est assise à côté de moi.

« François devait avoir cinq ans, a-t-elle commencé. Il est arrivé un matin avec un bouquet de fleurs, et il m'a dit : "Tu es peut-être vieille et toute ridée, mais c'est quand même avec toi que je veux me mari-

er, parce que tu fais les meilleures tartes aux pommes du monde.” »

On a ri aux éclats, puis Annabelle s’est levée pour aller chercher la tarte.

« Ah, si je n’avais pas l’âge que j’ai, j’aurais bien accepté. »

Au moment où elle posait le plat sur la table, elle m’a regardée d’un petit air espiègle.

« J’ai bien envie de te tutoyer, m’a-t-elle soufflé. Mon petit doigt me dit qu’on va devenir amies, toutes les deux. »

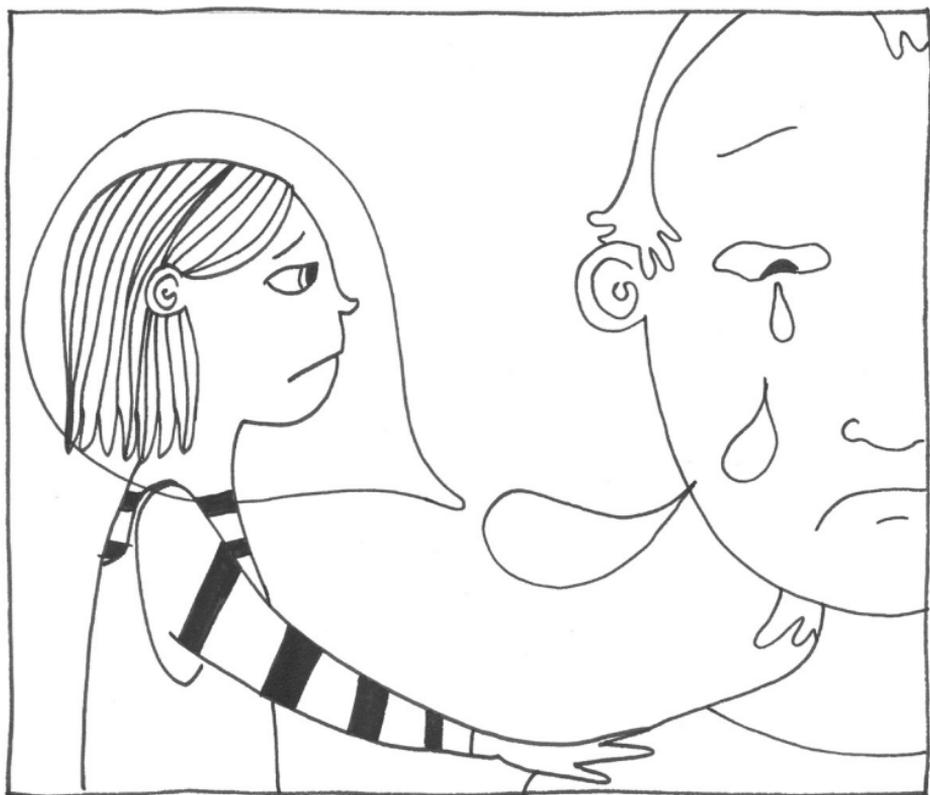
J’ai hoché la tête. En face de moi, François souriait.

« Dis-moi, est-ce que tu sais faire les tartes aux pommes ? a continué Annabelle.

- Non, ai-je répondu tristement.

- Mais Loulou est très bonne pour les crêpes ! a aussitôt déclaré François.

- Les crêpes ? a répété Annabelle. Voilà qui me paraît être une raison suffisante pour demander quelqu’un en mariage. »



8

L'accident

François n'a rien eu le temps de me demander. Quand on est rentré au château, on a trouvé ma mère seule au salon. J'ai tout de suite senti qu'il s'était passé quelque chose d'anormal parce qu'elle n'a fait aucun commentaire sur notre retard. Et ce n'est pas son genre.

Elle s'est levée et s'est approchée de nous, d'un air embarrassé.

« François, ton père est dans le bureau. Je crois que tu devrais le rejoindre. Il voudrait te parler. »

François m'a regardée puis il est sorti de la pièce sans un mot.

Ma mère a attendu qu'il ait refermé la porte pour me faire signe de venir m'asseoir sur le canapé avec elle. Mais je n'ai pas eu la patience d'arriver jusque-là.

« Qu'est-ce qu'il y a ? lui ai-je demandé.

Tu as une drôle de tête. Et d'abord, où est papa ?

- Ton père est parti faire une course. Assieds-toi, Loulou. Ce que j'ai à te dire n'est pas facile. Tu sais que les parents de François sont divorcés ? a commencé ma mère.

- Non. C'est pour ça que sa mère n'est pas là ?

- Oui. Elle vit aux États-Unis, à cause de son travail, et... elle a eu un accident de voiture. Claude a reçu un coup de fil en fin de matinée. Heureusement, ce n'est pas trop grave. Le médecin a assuré à Claude qu'elle s'en sortirait. François n'a pas vu sa mère depuis Noël. Il devait passer les vacances de Pâques là-bas. Mais Claude pense qu'il vaudrait mieux qu'il soit près d'elle, en ce moment. Il va l'accompagner. Ton père est allé à Auxerre où il y a une agence de voyages. Il va essayer de leur prendre des billets d'avion pour ce soir ou demain matin.

- Ce soir ou demain matin ? ai-je répété.

- Eh bien, oui. Plus tôt ils... »

Je n'ai pas laissé à ma mère le temps de terminer sa phrase. Je suis partie en courant pour rejoindre François. Il fallait que je le voie, tout de suite.

François sortait du bureau avec son père quand je suis arrivée. Il avait les yeux rouges.

« Tu sais, Loulou, je crois que tu devrais laisser François seul, a dit Claude en posant une main sur l'épaule de son fils. Sa maman a eu un accident et...

- Je préfère que Loulou reste avec moi », a déclaré François.

Claude a paru surpris, puis a lâché son fils.

« Bon, très bien. Comme tu veux. »

On est monté dans sa chambre. Valentin a levé la tête en nous entendant entrer.

« Qu'est-ce que tu vas faire de lui ? ai-je demandé en m'agenouillant près de Valentin.

- Je ne sais pas. Si on part demain, j'aurais peut-être le temps de le déposer chez le vétérinaire.

- Je pourrais le garder. »

François m'a regardée, une lueur d'espoir au fond de ses yeux tristes.

« C'est sûr que ce serait mieux, mais tu m'as dit que ta mère ne voulait pas d'animaux.

- Je peux toujours demander. »

François s'est accroupi à côté de moi et a caressé Valentin doucement.

« Ce n'est pas une attelle qu'ils ont mise à ma mère, mais une broche en fer. À l'intérieur de l'os. »

J'ai frémi.

« À l'intérieur ? Mais comment ils ont fait ?

- Ils lui ont ouvert la jambe.

- Et elle va la garder tout le temps ?

- Je ne sais pas. C'est un camion qui lui est rentré dedans.

- Un gros camion ?

- Je crois, oui. En Amérique, tout est deux fois plus gros qu'ici.

- Tu y es déjà allé ?

- Non, mais ma mère m'a envoyé des pho-

tos. Tu veux les voir ?

- Je veux bien, oui. »

François s'est levé et a sorti un album du tiroir de sa table de nuit.

« C'est elle, là », m'a-t-il dit en me montrant une femme qui se tenait au bord d'un bassin.

Deux dauphins faisaient des bonds derrière son dos.

« C'est en Floride. Il y a un grand parc aquatique avec des orques et des dauphins. C'est là qu'elle travaille. Elle devait m'y emmener à Pâques, mais avec l'accident, je ne sais pas si ce sera possible. »

François a tourné les pages de l'album. À côté de chaque photo, sa mère avait écrit un petit texte pour lui expliquer où elle se trouvait. Sur la dernière page, elle avait collé un énorme cœur rose. Comme ceux que les filles de la classe avaient dessinés sur leur carte de Saint-Valentin. Je l'ai regardé fixement, la gorge nouée. Mon père était rentré. Je l'entendais qui parlait avec Claude, en bas. À tous les coups, il avait

les billets d'avion. Et le connaissant, il avait dû se débrouiller pour leur trouver un vol ce soir. Il ne me restait plus beaucoup de temps.

« Il est beau, ce cœur », ai-je murmuré.

J'avais à peine parlé que je me suis mordu la langue. Évidemment qu'il était beau, ce cœur. Sa mère n'aurait quand même pas choisi de lui en envoyer qui était moche ! François a hoché la tête puis il a entrepris de le décoller délicatement.

« Qu'est-ce que tu fais ?

- Tu vas voir. »

J'ai attendu en silence.

Quand il n'est plus resté qu'un tout petit bout collé à la page de l'album, François a tiré d'un coup sec et le cœur est venu en entier.

« Tiens, je te le donne, m'a-t-il dit, en baissant les yeux.

- Tu me le donnes ? ai-je répété. Mais ta mère ?

- Je n'en ai plus besoin puisque je vais la retrouver. »

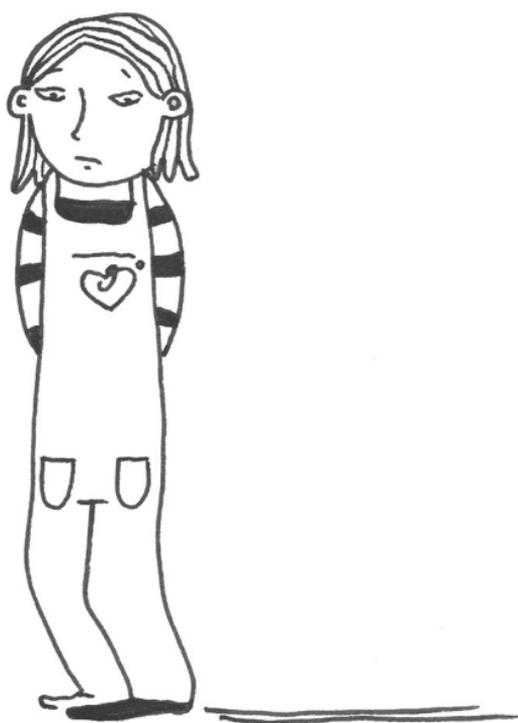
J'ai pris le cœur. Mes mains tremblaient.
Comme je ne savais pas quoi faire, je l'ai
retourné. Au dos, j'ai lu : Hold you dear.

« Ça veut dire quoi ?

- Je t'aime », m'a répondu François.

J'ai attendu qu'il se lève pour aller ranger
son album de photos et j'ai murmuré :

« Moi aussi. »



9

À l'aéroport

and on est redescendu au salon, deux
ets d'avion trônaient sur la table basse.
e vol est à dix-huit heures, François. On
iste le temps de préparer les affaires, a
Claude.

Jous partirons en même temps, Lou-
, a ajouté mon père. Nous déposerons
nçois et Claude à l'aéroport avant de
trer à la maison. »

nçois m'a donné un coup de coude.
tait à moi de jouer. On avait décidé que
parlerais la première.

y a un petit problème, ai-je commencé.
n problème ?

ah... oui. C'est Valentin.

alentin ? ont répété en chœur mon père,
ude et ma mère.

on l'a trouvé dans la forêt, François et
i, et comme il était blessé, on l'a ra-

mené à la maison pour le soigner. On lui a mis une attelle qu'on a fait tenir avec une bande. Il est en haut, dans la chambre, et puisque François va partir et qu'il ne peut pas l'emmener en Amérique, j'ai pensé qu'on pourrait peut-être...

- Moins vite, Loulou ! s'est écriée ma mère. On ne comprend rien à ce que tu racontes. »

Au moment où je m'apprêtais à recommencer, Claude a demandé :

« Qui est ce Valentin ?

- C'est un lièvre, a répondu François.

- Un quoi ? » a hurlé ma mère.

Et elle a de nouveau hurlé quand j'ai suggéré de l'emmener à la maison.

« Il n'en est pas question !

- S'il te plaît... Je le mettrai dans ma chambre et je m'en occuperai, je te le promets. »

Ma mère a refusé catégoriquement. Je pensais que la partie était perdue quand François s'est avancé vers elle.

« Loulou pourrait peut-être le garder juste le temps de la convalescence. »

Ma mère l'a considéré longuement avant de se tourner vers Claude et mon père. Claude a haussé les épaules, l'air de dire, vous faites comme vous voulez, et mon père s'est gratté la tête en fronçant les sourcils.

« Le temps de la convalescence ? Effectivement, on ne peut pas abandonner un blessé à son sort », a-t-il dit.

Tous les regards se sont portés sur ma mère. Après nous avoir fait patienter quelques secondes, elle a fini par hocher la tête.

« Très bien. Mais pas plus longtemps. »

À l'aéroport, mes parents ont insisté pour attendre le départ de l'avion.

Pendant que mon père faisait la queue avec Claude à l'enregistrement des bagages, on s'est assis en silence sur un chariot, François et moi. Ma mère était allée acheter des magazines et des chewing-gums. « Un peu de lecture te fera passer le temps, avait-elle dit à François. C'est un long voyage. »

En face de nous, un écran affichait les heu-

res des prochains vols. Celui de François figurait en troisième position.

« Tu vas pouvoir te débrouiller toute seule avec Valentin ? m'a-t-il demandé au bout d'un moment.

- Je crois, oui. Je vais l'installer dans ma chambre. Près du radiateur, il n'aura pas froid.

- Fais attention qu'il n'ait pas trop chaud, quand même.

- Oui, bien sûr. »

On s'est tu de nouveau. Le vol de François venait de passer en seconde position.

« Il paraît qu'ils projettent un film pendant le voyage, a dit François.

- Moi, quand j'ai pris l'avion l'an dernier pour aller en Corse, on n'a pas eu de film. Pourtant, il y avait une télé au-dessus de l'allée.

- C'est parce que ce n'est pas assez loin, la Corse.

- Oui, sans doute. »

De nouveau, le silence est tombé. Ma mère est revenue avec deux magazines et un

paquet de chewing-gum. Claude et mon père nous ont rejoints peu après.

« Il est bientôt l'heure, François », a dit Claude.

J'ai levé les yeux vers l'écran. À côté de Miami AF 238, il était écrit Embarquement immédiat. Ma mère a embrassé Claude, mon père lui a serré la main, et pendant qu'ils parlaient tous les trois, j'ai regardé François. Il allait partir et je ne savais pas quoi faire. Comment disait-on au revoir à un garçon dont on est amoureuse ? Avec Aurèle, c'était facile, je lui disais « Salut, à demain », mais je n'étais pas amoureuse d'Aurèle, et je ne reverrais pas François demain.

Apparemment, François devait aussi se poser la même question, parce qu'il se tenait devant moi, les bras le long du corps, les magazines et le paquet de chewing-gum à la main.

La voix d'une hôtesse a brusquement retenti dans le haut-parleur au-dessus de nous. « Les voyageurs à destination de Mi-

ami sont priés de regagner la zone d'embarquement. »

Claude a pris la main de François.

« Il faut y aller, maintenant. »

François a hoché la tête d'un air grave et tout est allé très vite. Mes parents ont redit au revoir à Claude, ils ont serré François dans leurs bras en lui souhaitant un bon voyage, Claude s'est penché vers moi pour m'embrasser, et la seconde d'après, ils n'étaient plus là.

Je suis restée immobile. François était parti et je ne lui avais même pas dit au revoir. Une fois de l'autre côté du guichet, je l'ai vu se retourner et me faire signe. J'ai voulu lui répondre, mais j'avais l'impression que ma main était collée à ma jambe.

Quand j'ai enfin trouvé la force de lever le bras, il avait disparu.

en attente du visuel

10

Bizarre, bizarre

Le lundi matin, Aurèle m'attendait dans la cour de l'école.

« Alors, c'était comment ton week-end ? » m'a-t-il demandé.

Sur le coup, je n'ai pas su quoi répondre. J'avais été tellement occupée avec Valentin, que je n'avais pas eu le temps de réfléchir à ce que j'allais lui raconter. Jusqu'ici, on se disait tout, Aurèle et moi, on n'avait aucun secret l'un pour l'autre. Mais comment lui avouer que j'avais donné dans le panneau de la Saint-Valentin et qu'en deux jours à peine, j'étais tombée amoureuse. Moi, amoureuse ? Il allait éclater de rire, pire, le répéter à tout le monde. J'ai répondu « Pas mal », et je me suis baissée pour rattacher les lacets de mes baskets, histoire de faire quelque chose.

Aurèle a attendu que je me relève.

« Tu avais raison l'autre jour, a-t-il dit. Pour la Saint-Valentin. C'est nul. Lise m'a envoyé une carte. En plus, elle ne l'a pas mise dans une enveloppe. Résultat, mes parents ont lu ce qu'elle avait écrit. Je te raconte pas. Ils m'ont appelé Roméo pendant tout le week-end !

- Et qu'est-ce qu'elle te disait dans sa carte ? » ai-je demandé, mine de rien.

Aurèle a paru surpris que je m'y intéresse, puis il a souri. Il pensait sûrement que je lui posais la question pour pouvoir me moquer de Lise.

« Qu'elle m'aimait à la folie, qu'elle pensait à moi tout le temps, ce genre de truc, quoi. »

Bref, exactement ce que j'aurais voulu écrire à François.

Comment j'allais m'en sortir ? Je ne pouvais quand même pas me remettre à nouer mes lacets ! Je me sentais de plus en plus mal à l'aise et Aurèle commençait à me regarder avec insistance.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es bizarre, ce

matin.

- On est rentré tard, hier. Je n'ai pas assez dormi.

- Ah bon. »

En classe, quand le maître m'a dit qu'il ne me trouvait pas l'air dans mon assiette, j'ai eu peur.

« Tu es toute rêveuse, Louise. Ça ne te ressemble pas. »

Est-ce que cela se voyait autant que j'avais changé ? Tout le monde s'est tourné vers moi et m'a regardée. Marie-Charlotte a levé la main.

« Elle est peut-être malade. »

Le maître s'est approché de moi et a posé la main sur mon front.

« C'est vrai qu'il est chaud. Tu n'aurais pas attrapé froid, ce week-end ? »

J'ai hoché la tête et je me suis souvenue de la balade dans les rues de Noyers sous la pluie.

« Marie-Charlotte va t'accompagner chez la directrice, a continué le maître. Tu n'au-

ras qu'à te reposer, et si à midi, ça ne va pas mieux, on appellera tes parents. »

À midi, j'avais 38 de fièvre. À midi dix, ma mère était là. À une heure, le docteur s'asseyait au bord de mon lit.

Il m'a regardé la gorge, les oreilles, il m'a demandé de respirer fort pendant qu'il m'auscultait, puis il a rangé ses instruments et s'est levé.

« Ce n'est pas bien grave, a-t-il déclaré à ma mère. Louise a la muqueuse nasale légèrement enflammée. »

J'ai préféré ne rien dire, mais je savais bien que mon nez n'avait rien à voir avec mon état. C'était mon cœur qui était malade. S'il l'avait un peu mieux écouté avec son stéthoscope, il aurait entendu qu'il ne battait pas normalement. Chaque fois que je pensais à François, ça me faisait mal tellement il cognait fort dans ma poitrine.

« Je vais lui prescrire de l'aspirine pour faire tomber la fièvre, a continué le docteur. Je ne crois pas que ce soit nécessaire

de lui donner autre chose. Un peu de repos et dans deux trois jours, elle sera sur pied. »

Ma mère a raccompagné le docteur et j'ai tiré les couvertures jusque sous mon menton. Quand ma mère est revenue, je commençais à m'endormir.

« Tu n'as besoin de rien, ma chérie ? » m'a-t-elle demandé.

J'ai fait non de la tête et elle est sortie de ma chambre.

J'ai dormi tout l'après-midi. C'est le bruit de la sonnette qui m'a réveillée. J'ai reconnu la voix d'Aurèle, mais du fond de mon lit, je n'arrivais pas à comprendre ce qu'il disait. Quand j'ai vu la porte de ma chambre s'entrouvrir, j'ai rabattu les couvertures sur ma tête.

« Elle dort, a chuchoté ma mère. Je lui dirai que tu es passé quand elle se réveillera. - D'accord », a répondu Aurèle.

Au moment où ma mère refermait la porte, Valentin a couiné dans son panier.

« Qu'est-ce que c'est ? a demandé Aurèle.

- Oh là là... Ne m'en parle pas, a lâché ma mère en soupirant. C'est Valentin.

- Valentin ? a répété Aurèle.

- Oui, le lièvre que Louise a ramené de la campagne. Ils l'ont trouvé dans la forêt, François et elle. Puisqu'elle dort, je vais en profiter pour le mettre ailleurs. Je n'aime pas trop que Loulou garde ce genre de bête dans sa chambre. Surtout en ce moment où elle est malade. »

Quoi ? Ma mère voulait emmener Valentin ? Ah ça ! Certainement pas !

« Non ! » ai-je hurlé en repoussant les couvertures.

Ma mère et Aurèle ont fait un bond. J'ai sauté de mon lit et j'ai pris Valentin dans mes bras.

« Tu n'as pas le droit ! Tu avais promis que je pouvais le garder jusqu'à la fin de sa convalescence !

- Calme-toi, Loulou, a dit ma mère. Je n'ai pas l'intention de le mettre à la rue, je voulais juste l'installer dans la cuisine. Il y sera tout aussi bien. Mais puisque tu

es réveillée, tu t'en chargeras tout à l'heure. En tout cas, tu as l'air d'aller beaucoup mieux. »

Je me suis calmée et j'ai hoché la tête.

« Euh... oui », ai-je répondu en jetant un coup d'œil à Aurèle.

Il n'avait rien dit depuis que j'étais sortie de mon lit, mais je sentais bien qu'il avait mille questions à me poser. Ma mère a dû le deviner, parce qu'elle s'est écartée et lui a fait un petit signe de la tête.

« Bon, je vous laisse tous les deux. Mais n'oublie pas, Loulou, Valentin dort dans la cuisine cette nuit. D'accord ?

- Hum, hum. »

Ma mère est sortie et j'ai reposé Valentin dans son panier. Je n'osais pas regarder Aurèle en face. Apparemment, lui aussi était gêné. Il n'arrêtait pas de se balancer d'un pied sur l'autre d'un air indécis.

« Vous avez fait quoi, cet après-midi ? me suis-je finalement décidée à demander.

- Oh, comme d'habitude. Et on est allé au stade. La classe de mademoiselle Merle

avait besoin de la cour.

- Ah bon.

- Au fait, je t'ai apporté les devoirs. On a une nouvelle récitation à apprendre.

- C'est quoi ? »

Aurèle a attendu que je lève les yeux vers lui pour répondre :

« Le Lièvre et la Tortue. »

J'ai sursauté. Depuis trois mois, on travaillait sur les fables de La Fontaine, mais je n'en revenais pas que le maître ait choisi justement celle-ci maintenant. Jamais je ne pourrais la réciter sans avoir en tête notre petit protégé, à François et moi. Aurèle avait dû faire le lien, lui aussi, parce qu'il a dit :

« C'est bizarre, tu ne trouves pas ? Monsieur Lazare nous donne cette fable pile au moment où tu reviens de la campagne avec un lièvre.

- Tiens, c'est vrai. Je n'y avais pas pensé », ai-je répondu, sur un ton détaché.

Mais Aurèle n'a pas été dupe. Il m'a observée longuement puis s'est approché de

Valentin.

« Pourquoi tu lui as mis une bande autour de la patte ? »

J'ai failli répondre que c'était François, et pas moi, mais j'ai préféré ne pas entrer dans les détails.

« Parce qu'il a une patte cassée.

- Il s'appelle Valentin ?

- Oui.

- C'est curieux comme nom pour un lièvre.

- Tu aurais préféré Bugs Bunny ?

- Oui, pourquoi pas ? Valentin, ça fait tout de suite penser aux amoureux, a déclaré Aurèle en insistant bien sur le mot "amoureux".

- Ah bon ? »

J'avais oublié à quel point Aurèle était tenace parfois.

« Je ne savais pas que tu t'intéressais aux animaux », a-t-il continué.

Je commençais à en avoir assez. Histoire de le faire taire une bonne fois pour toutes, j'ai répondu :

« Et alors ? Il n'y a pas que le foot et le

roller dans la vie ! »

Aurèle m'a dévisagée en ouvrant des yeux ronds.

Je suis devenue rouge comme une tomate. Cette fois, j'étais sûre qu'Aurèle ne me laisserait pas en paix tant que je ne lui aurais pas raconté ce qui s'était passé ce week-end.

« Je ne sais pas pourquoi, mais tu n'es plus la même depuis que tu es rentrée, a-t-il dit. On dirait que tu me caches quelque chose... Ou quelqu'un », a-t-il ajouté, d'un air lourd de sous-entendus.

Je me suis assise à mon bureau et j'ai fait mine de chercher un stylo.

« Mais non. Je suis malade, c'est tout.

- Malade d'amour, peut-être. »

J'ai virevolté sur ma chaise.

« Pourquoi tu dis ça ?

- Parce que tu as la même tête que Lise quand elle me regarde ! »

Et sur ces mots, il est parti.



11

De retour à l'école

François ne reviendra pas en France avant longtemps. J'ai reçu une lettre de Miami, ce matin. Ma mère l'avait posée contre mon bol de céréales. Je n'ai même pas déjeuné. J'ai filé dans ma chambre et j'ai regardé sur mon planisphère. Miami, c'est tout en bas des États-Unis. Entre la Floride et la France, j'ai compté que je pouvais mettre trois fois ma main. Ça fait beaucoup. Il va aller à l'école là-bas. Il me dit qu'il fait beau, que sa mère se déplace avec une béquille et qu'ils sont allés voir les orques du parc aquatique où elle travaille. À la fin, en post scriptum, il me demande des nouvelles de Valentin. Et c'est tout.

J'ai retourné la lettre, j'ai examiné soigneusement l'intérieur de l'enveloppe au cas où il aurait glissé un petit mot secret. Un cœur dessiné sur une minuscule feuille.

Je n'ai rien trouvé. Je me suis assise sur mon lit. J'avais envie de pleurer mais les larmes ne venaient pas.

Je suis retournée à l'école le lendemain. En entrant dans la classe, j'ai constaté qu'Aurèle avait changé de place. Il n'était plus assis à côté de moi. Il était au deuxième rang. À côté de Lise.

C'est comme ça, quand on est absent. On découvre à son retour que certaines choses ont changé. Mais je ne pouvais pas vraiment en vouloir à Aurèle. Après tout, lui aussi avait découvert que j'avais changé après mon week-end.

Puisque je me retrouvais seule à ma table, j'ai décidé d'écouter plus attentivement le maître. Ce serait peut-être un bon moyen pour ne pas penser à la lettre de François. De temps en temps, Lise se tournait vers moi et m'adressait un sourire venimeux. Celle-là, alors ! Quelle peste !

A la récréation de dix heures, elle est venue me voir, et m'a lancé sur un ton mépri-

sant :

« On était plus tranquille quand tu n'étais pas là ! »

Je ne me suis même pas donné la peine de lui répondre. A la place, j'ai regardé Aurèle. Il se tenait à quelques mètres de nous. Il a baissé les yeux et s'est éloigné.

Ce que je ne savais pas, c'est que Lise ne s'arrêterait pas en si bon chemin. Toute la journée, elle s'est arrangée pour me faire remarquer que c'était avec elle désormais qu'Aurèle passait son temps. À se demander si elle était vraiment amoureuse de lui ou si elle cherchait uniquement à me faire enrager. Quand j'ai vu qu'elle acceptait de jouer au foot parce qu'Aurèle avait engagé une partie avec Bastien, je n'ai pas pu m'empêcher de sourire. C'est simple, elle n'essayait pas de prendre le ballon, elle se contentait de sautiller en poussant de petits cris aigus. Aurèle a d'ailleurs très vite été agacé, parce qu'il lui a proposé de rester sur la touche et de faire l'arbitre.

« Faudrait d'abord qu'elle connaisse les rè-

gles ! » ai-je lancé du fond de la cour.

Aurèle et Bastien ont éclaté de rire. Lise a pivoté sur ses talons et a répliqué, d'une voix vibrante de colère :

« Et ton Valentin à toi, il sait jouer au foot ? C'est vrai qu'un lièvre, ça court vite ! Sauf quand ça a une patte cassée ! »

Mon sang n'a fait qu'un tour. Comment Aurèle avait-il osé parler de Valentin à Lise ? J'aurais pu tout lui pardonner, mais pas ça. J'ai foncé dans sa direction et je me suis jetée sur lui. On a roulé par terre et on s'est battu comme deux chats sauvages. Jamais je n'avais mis autant de hargne dans mes coups. Aurèle, qui dans un premier temps avait été surpris, me répondait à présent avec la même violence. Au bout d'un moment, je ne savais plus pourquoi je me battais. Était-ce finalement parce que j'en voulais à Aurèle, ou parce que François ne reviendrait pas ? Les larmes brouillaient ma vue, et dans ma tête, tout se mélangeait.

C'est le maître qui nous a séparés. Il nous a

attrapés par le col de nos manteaux et nous a envoyés chez la directrice. Juste avant de frapper à sa porte, Aurèle s'est tourné vers moi.

« Je ne te reconnais plus depuis ton week-end à la campagne, sauf quand il s'agit de se battre. »

J'allais lui répondre quand la porte s'est ouverte. La directrice nous attendait.

Valentin m'attendait également à la maison.

Depuis que j'étais redevenue moi-même en me débarrassant de mon chagrin à coups de poing et de coups de pied, je n'avais cessé d'y penser. J'en étais sûre. La convalescence de Valentin était finie...

En arrivant à la maison, je me suis immédiatement précipitée sur lui et j'ai commencé à dérouler la bande.

« Mais qu'est-ce qui te prend ? a demandé ma mère qui m'avait suivie dans la cuisine.

- Valentin est guéri.

- Comment le sais-tu ?

- Je le sais. »

Je lui avais répondu sur un ton si affirmatif qu'elle n'a pas osé me contredire et s'est agenouillée à côté de moi. Quand j'ai fini de défaire toute la bande, l'attelle est tombée dans le panier. J'ai pris alors Valentin contre moi, je lui ai caressé doucement la tête et je l'ai posé sur le carrelage de la cuisine. Aussitôt, il a poussé sur ses pattes de derrière et a filé sous la table.

« C'est incroyable ! s'est exclamée ma mère. Je ne te connaissais pas ces talents de vétérinaire ! »

Je l'ai regardée sans rien dire. Je suis sûre que si je lui avais expliqué comment j'avais senti qu'aujourd'hui, précisément, Valentin retournerait dans la forêt, elle n'aurait pas compris.

« Est-ce que je peux téléphoner à Aurèle ?
- Tu veux lui annoncer la bonne nouvelle ?
Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire.

« Oui. »

Aurèle a décroché au bout de la troisième sonnerie.

« Allô ?

- C'est Loulou.

- ...

- Écoute, je serai dans dix minutes à l'entrée du petit Bois de l'Étang. Tu peux m'y retrouver ? »

Aurèle était le premier au rendez-vous. C'est normal, il habite juste à côté. Quand il m'a vue, il a donné un coup de pied dans un caillou. J'ai posé mon vélo à côté du sien, contre un arbre, et je l'ai rejoint.

« Tu n'as pas eu ton compte, tout à l'heure ? Tu veux encore te battre ? »

En guise de réponse, j'ai ouvert mon sac à dos et j'en ai sorti Valentin.

« Sa patte est guérie. Il sera plus heureux en liberté que dans ma chambre. »

Aurèle s'est penché sur lui.

« Je me doutais bien que c'était un *lepus capensis* et non un *lepus timidus*. »

J'ai ouvert de grands yeux.

« Qu'est-ce que tu racontes ?

- Ton Valentin, c'est un *lepus capensis*.

C'est son nom latin. Ça veut dire lièvre commun. De toute façon, les lepus timides habitent dans les forêts et les alpages, mais à partir de 1200 mètres », a déclaré Aurèle avec assurance.

Ça, c'était la meilleure !

« Depuis quand tu connais le nom latin des animaux ? »

Aurèle a pris un air très sérieux avant de déclarer :

« Qu'est-ce que tu crois ? Il n'y a pas que le foot et le roller dans la vie. »

J'ai failli bondir sur lui mais il m'a maintenu le bras en l'air.

« Attention ! Tu risques de lui casser une autre patte. »

On a éclaté de rire. C'était si bon de rire de nouveau ensemble !

« Sérieusement, c'est quoi cette histoire de latin ? ai-je demandé entre deux hoquets.

- Une ruse pour t'impressionner. J'étais tellement furieux contre toi l'autre jour, quand je t'ai apporté les devoirs, que j'ai passé la soirée le nez plongé dans une en-

cyclopédie d'animaux. J'ai même appris le texte par cœur.

- C'est pour ça que j'ai eu l'impression que tu récitais tout à l'heure ! »

Aurèle a hoché la tête.

- Et dis-moi, tu es toujours en colère ? »

Aurèle m'a souri.

« Bien sûr que non. »

Puis il a rougi. J'adore quand ses joues deviennent toute rose.

« Bon, alors tu le relâches ton lepus capensis ? »

Je me suis accroupie et j'ai posé Valentin par terre. Quand je l'ai vu détalier à toute allure, j'ai pensé à François. Et je n'ai pas eu mal. J'allais répondre à sa lettre. Je lui écrirais pour lui dire que j'avais rendu sa liberté à Valentin, et que mon meilleur ami était avec moi.

Aurèle s'était éloigné et m'attendait, adossé à un arbre.

« Tu m'accompagnes à la boulangerie ? Ma mère a commandé un gâteau que je dois aller chercher.

- D'accord. »

Au moment où on enfourchait nos vélos, je lui ai demandé :

« Et Lise ?

- Quoi, Lise ?

- Elle ne va pas apprécier quand elle verra qu'on s'est réconcilié.

- Oh, je m'en fiche. De toute façon, elle m'énerve. Je ne supporte pas sa façon de me coller. Et je vais te dire autre chose : elle n'est plus amoureuse de moi. C'est Luc qu'elle aime maintenant.

- Pauvre Luc !

- Oui, pauvre Luc ! Je le plains. »

On s'est amusé à imaginer toutes les horreurs que Lise lui ferait subir, puis on est parti. Au bout d'une dizaine de mètres, je me suis arrêtée. Il fallait que je sache. Cette question me turlupinait depuis trop longtemps.

« Qu'est-ce qu'il y a encore ? m'a demandé Aurèle.

- A qui tu voulais envoyer une carte de Saint-Valentin ? »

Aurèle m'a regardée puis il a donné un grand coup de pédale.

« À toi, idiot ! »

Yakabooks, le livre pour tous

Yakabooks est une maison d'édition engagée, dont le but est de supprimer le premier frein d'accès à la lecture en proposant des œuvres de qualité, pour tous les âges, au prix unique de 2 euros.

Yakabooks, c'est un réseau de diffusion unique : libraires, petits commerçants... mais aussi des indépendants sur les marchés, dans les entreprises, les hôpitaux... qui complètent leurs revenus en exerçant une activité gratifiante et juste. Yakabooks, c'est avant tout une formidable aventure humaine, portée par deux amoureux de la lecture et de l'écriture, et une équipe d'auteurs et d'illustrateurs incroyables.

LES FONDATEURS

Julien Leclercq : auteur de « Journal d'un salaud de patron » (éditions Fayard, 2015). Ancien libraire puis journaliste, il dirige depuis 2010 l'agence de presse Com'Presse. Entrepreneur engagé et jamais très loin du monde de l'édition, c'est en toute logique qu'il souhaitait concilier ses deux passions avec ce projet innovant.

Lucie Brasseur : auteure des « Larmes rouges du citron vert » (éditions Prisma, 2014). Serial entrepreneure, elle intervient depuis 2012 comme conseil en communication, formatrice et attachée de presse. Passionnée de littérature, ses engagements militants et entrepreneuriaux ont toujours cherché à réduire les inégalités en matière d'accès à la culture.

www.yakabooks.com

Cet ouvrage a été mis en page par Marie Deceuninck à Agen.
L'impression a été réalisée par Maury, 21 rue du Pont-de-fer,
12100 Millau, en mai 2017 pour les éditions Yakabooks.
Contact : contact@yakabooks.com
Dépôt légal mai 2017.

Ibus expello rehenducius inctio cus, quunte
pa conseniet ea quis sequidusciet eumque
perro officii ssequat uribusam et essusam
ium atus modicabo. Sum reperumet qua-
tur? Por mod quo illumquunt ero ven-
denectem rectem est re autate pa sed ut
imusam rerum faci volorem et doloria
consed que pro dolor solorumquam labori
rehendis sitaquae lanis paris iume vendis
ipsa



Imprimé en France

2€ N° ISBN 978-2-37763-010-3



9 782377 630103

Yaka books 
EDITIONS
Le livre pour tous